

Toute inflammation dans laquelle la langueur des forces circulatoires est annoncée par la foiblesse du pouls, rentre dans l'ordre des inflammations gangréneuses, puisqu'elles sont caractérisées par la coexistence de l'adynamie générale, et d'une excitation locale; toutes aussi réclament le traitement fortifiant. J'ai vu la gangrène frapper la verge, chez deux individus attaqués d'une fièvre adynamique pendant le cours d'une blennorrhagie. Lors donc que la prostration des forces vient compliquer une inflammation, quel que soit son siège, ne craignez point de l'augmenter par l'emploi des toniques.

Ce n'est pas seulement à la foiblesse du pouls, à la prostration des forces, que l'on reconnoît les inflammations gangréneuses, telles que l'anthrax et la pustule maligne; l'aspect de la partie affectée, les causes à l'influence desquelles les malades ont été soumis, servent à les faire distinguer des autres inflammations. Ainsi, la couleur du charbon est livide; la rougeur inflammatoire, exactement limitée, ne se dissipe pas insensiblement en allant du centre vers la circonférence; dans la pustule maligne, une pblyctène se forme, la peau se colore d'un rouge pâle, l'enflure semble autant œdémateuse qu'inflammatoire; enfin la partie affectée offre un aspect cadavéreux, que les Latins ont exprimé par le terme de chairs *lurides*.

Après avoir défini l'inflammation, étudié ses phénomènes caractéristiques, parlé de ses diverses

terminaisons, traité de ses différences suivant les tissus affectés, et suivant le *génie* ou la nature essentielle de la maladie, il convient d'appliquer les principes que nous avons établis aux inflammations dont l'histoire et le traitement appartiennent spécialement à la chirurgie; ce sont le phlegmon, l'érysipèle, le furoncle, l'anthrax et la pustule maligne. Ces diverses espèces d'inflammations appartiennent également à la médecine: nouvelle preuve de l'indivisibilité de ces deux branches du même art.

## DU PHLEGMON.

On donne le nom de phlegmon, mot dérivé du grec φλέγω, je brûle, à l'inflammation du tissu cellulaire; et comme ce tissu entre dans presque toutes les parties de l'organisation, qu'il paroît surtout contribuer essentiellement à la formation du parenchyme ou tissu propre des viscères et des glandes, l'inflammation phlegmoneuse est une des espèces de phlegmasies les plus fréquentes. La péripneumonie, l'hépatite, la néphrite, etc., lui appartiennent; mais il ne sera question dans cet article que du phlegmon externe, soit qu'il ait son siège dans le tissu cellulaire sous-cutané, soit qu'il s'étende à celui qui sert de gaine aux muscles, lie ces organes aux vaisseaux, ou même entre dans la structure des diverses parties constituantes de nos membres.

La cause de phlegmon est toujours locale, c'est-

à-dire qu'elle agit sur l'endroit même où l'inflammation se développe. Telle une épine enfoncée dans nos parties, les matières fécales ou les urines s'échappant de leurs réservoirs déchirés, et s'infiltrant dans le tissu cellulaire environnant, tout choc qui produit une contusion profonde, etc. : de ces causes résulte une tumeur plus ou moins considérable, mais toujours plus grande que dans toute autre espèce d'inflammation; son volume est relatif à l'abondance de tissu cellulaire dans la partie malade. La rougeur vive dans le centre de la tumeur, s'étend par degrés vers la circonférence, et se confond par nuances insensibles avec la couleur de la peau; la chaleur est habituelle ou semblable à celle que produiroit la vapeur de l'eau bouillante; la douleur est pulsative. La phlegmon offre des pulsations isochrones aux battemens du pouls; l'ensemble des capillaires dilatés produit ce mouvement senti par le malade, et que le médecin reconnoît sans peine en touchant la tumeur. Si le phlegmon a peu d'étendue et ne s'accompagne que d'une douleur modérée, la scène des dérangemens se borne à la partie malade. Dans le cas contraire, l'affection locale se généralise en quelque manière. Le système circulatoire partage l'excitation, la fièvre angioténique ou inflammatoire accompagne l'inflammation. Le phlegmon commence par le tissu cellulaire, et s'étend à la peau dont il épanouit le tissu, en séparant les lames cellulaires qui la forment par

leur rapprochement plus intime. Dans l'érysipèle phlegmoneux, c'est par la peau que l'inflammation commence; elle s'étend ensuite au tissu cellulaire sous-jacent.

Le phlegmon tend naturellement à la suppuration. La sécrétion d'un fluide blanc, opaque, inodore, et dont les qualités varient principalement selon la lenteur ou la rapidité de l'inflammation, est la seule terminaison naturelle de cette espèce de phlegmasie. La résolution suppose, en effet, une inflammation, en quelque manière avortée, c'est-à-dire, dont les symptômes n'ont pu avoir leur plein et entier développement, soit par défaut d'énergie dans les causes, soit par l'obstacle que des méthodes perturbatrices de traitement ont opposé au cours ordinaire de la maladie. La délitescence, l'induration et la gangrène doivent être regardées comme des accidens; c'est donc à se changer en abcès par la suppuration, que sont disposées les tumeurs phlegmoneuses. Après ce que nous avons exposé sur les phénomènes de l'inflammation considérée en général, de plus longs détails sur l'histoire du phlegmon deviendroient superflus; c'est pourquoi nous nous hâtons de passer à sa thérapeutique, après avoir toutefois dit deux mots des conditions qui disposent à l'inflammation, et favorisent son développement. Ses causes, nommées prédisposantes ou éloignées, par les pathologistes, sont tout ce qui augmente la force et l'activité du système circu-

latoire, tout ce qui tend à rendre prédominante l'action des vaisseaux sanguins : ainsi, le tempérament sanguin, le printemps, la jeunesse, l'époque de la puberté dans les deux sexes, et enfin, la pléthore générale ou locale. Il est bon d'expliquer ce qu'on entend par ce dernier état.

La pléthore ou plénitude du système sanguin existe toutes les fois que le cœur et les vaisseaux sont remplis d'une quantité de sang supérieure à celle qu'ils doivent naturellement contenir, et qu'exigent les besoins de l'économie. Dans cet état de redondance des sucs, les humeurs superflues engorgent tous les tissus ; un sang plus abondant porte dans tous nos organes une trop forte excitation. Quelques-uns, comme le cerveau, peuvent néanmoins se trouver opprimés et gênés dans leurs fonctions, par l'excessive réplétion de leurs vaisseaux. On conçoit aisément comment, dans cet état, les capillaires surchargés, sont prochainement disposés à l'exaltation inflammatoire.

La pléthore sanguine naît du défaut d'équilibre entre les pertes et les réparations : ainsi l'usage d'une nourriture copieuse et succulente, joint à un parfait repos de l'esprit, ainsi qu'à l'exercice modéré du corps, la déterminent. La cessation d'une hémorragie habituelle, la suppression des menstrues, l'interruption des saignées périodiques auxquelles certains individus se soumettent, tendent également à la produire. Enfin, la répartition du sang entre les diverses parties du corps,

pouvant être inégale, puisque ce partage est réglé par la sensibilité des organes, sensibilité dont les modes varient à chaque instant, la pléthore doit être générale ou locale ; et des individus chez qui le sang est à peine en quantité suffisante, peuvent avoir certaines parties de leur corps dans un état de pléthore locale ou relative. C'est ainsi qu'un illustre professeur de cette école, après une vie passée au milieu des méditations les plus abstraites, et des travaux de l'esprit les plus opiniâtres, faisant de son cerveau un centre habituel de fluxion, a fini par déterminer une direction si prononcée du sang vers cet organe, que la petite quantité de ce liquide renfermée dans tous les vaisseaux, fait sans cesse irruption vers la tête, résiste à tous les moyens de dérivation employés, et menace continuellement de terminer par l'apoplexie des jours si précieux pour la médecine, la philosophie et l'amitié. Toute partie où l'irritation attire et fixe les humeurs, est dans un état de pléthore locale ou relative. Il est temps d'indiquer le traitement du phlegmon.

Nous avons vu précédemment que les méthodes perturbatrices lui étoient applicables dans certains cas, lorsque le développement de l'inflammation entraîne un danger évident : il n'est ici question que des méthodes naturelles, propres à dissiper l'inflammation, à la résoudre dans les cas où ses causes auroient agi avec peu d'intensité, ou bien la conduire à suppuration.

Les moyens empruntés à l'hygiène, à la pharmacie et à la chirurgie, conviennent au traitement du phlegmon; et d'abord, les soins hygiéniques consistent dans l'usage bien ordonné des six choses improprement appelées *non naturelles*. L'air que respire le malade sera tempéré, chaud en hiver, frais en été; il sera couvert de manière à entretenir une transpiration douce et égale, et mis à la diète des maladies aiguës, laquelle, comme on sait, consiste dans de simples bouillons, des potages, quelques fruits cuits, et autres alimens d'une digestion facile. Cette abstinence des alimens solides, d'une élaboration pénible, est commandée par la connoissance de cette loi physiologique, qu'il est impossible à la nature d'accomplir à la fois deux opérations importantes; de telle sorte que le travail de la digestion dérangeant l'appareil morbifique, distraira les forces nécessaires au cours favorable de la maladie, ou sera empêché par celle-ci. Les boissons seront, au contraire, copieuses, délayantes, acidules, afin que, mêlées au sang, elles diminuent la quantité relative de ses principes excitans, en les étendant dans une grande proportion de véhicule.

Les solidistes les plus outrés ne peuvent refuser d'admettre que le sang dépouillé de sa sérosité par une transpiration plus abondante, n'ait besoin d'être incessamment délayé par l'introduction de principes aqueux; faute de quoi, ses élémens salins, alcalins et autres, de plus en plus rappro-

chés, porteroient à l'excès l'excitation intérieure déjà trop vive. La limonade, le jus de groseille, l'orgeat, le sirop de vinaigre, la tisane d'orge, seront employés dans ce but durant l'été; l'hiver, les infusions chaudes de fleurs de violette, de mauve, etc., leur sont préférables.

Les excrétiions seront favorisées, la liberté du ventre entretenue par des boissons délayantes, par les clystères, et même par de légers laxatifs, comme les sels neutres dissous dans une grande quantité d'eau, les pruneaux, le tamarin, la manne, etc. Les purgatifs drastiques ne conviennent pas dans la période inflammatoire: ils tendent à accroître l'irritation et la chaleur déjà immodérée; ils peuvent en outre déterminer l'inflammation du tube intestinal, occasionner, comme on l'a vu, des flux de sang dysentériques, et jusqu'à des péritonites.

Enfin, le repos le plus parfait du corps et de l'esprit est d'une nécessité trop évidente pour qu'elle ait besoin d'être expliquée.

La saignée tient le premier rang parmi les remèdes à employer contre les inflammations phlegmoneuses: faite dans un lieu éloigné de celui où le mal réside, elle prend, comme on sait, le nom de *révulsive*; pratiquée au voisinage, on la nomme *dérivative*. Cette dernière étoit la seule que les anciens missent en usage; et peut-être que, depuis la découverte du mécanisme de la circulation, elle a été trop négligée. Les saignées révulsives,

comme l'a très-bien établi Barthez dans un Mémoire sur les fluxions, conviennent généralement dans les inflammations commençantes : ce sont même les seules qu'on puisse mettre en usage dans un phlegmon externe. En effet, les saignées locales, obtenues par les scarifications ou par l'application des sangsues, ne sont jamais sans danger quand le moyen d'évacuation agit immédiatement sur le tissu enflammé. Dix à douze sangsues appliquées, suivant la méthode anglaise, autour du genou ou de toute autre partie enflammée, ne font qu'accroître la douleur et le gonflement inflammatoire : leur action est, en effet, autant et plus irritante qu'évacuante, et l'on peut dire que la petite quantité de sang sucé par ces animaux, ou qui s'écoule de leurs piqûres, diminue moins l'irritation que ne l'augmentent ces mêmes piqûres. Aussi, l'usage des sangsues et des scarifications doit-il être restreint aux inflammations des tissus sous-cutanés. Soit, par exemple, une pleurésie aiguë ; après avoir pratiqué une ou deux saignées du bras pour diminuer l'intensité du mouvement inflammatoire, l'application des sangsues ou des ventouses scarifiées sur le point de côté douloureux, dissipe quelquefois la douleur comme par enchantement, en attirant vers la peau les humeurs et l'irritation fixées sur la plèvre. De même, dans un rhumatisme aigu, les sangsues et les scarifications ramènent au dehors l'inflammation établie dans les muscles sous-jacens. La même chose a lieu pour l'hépatite,

pour l'inflammation des testicules, l'ophthalmie, etc.

En résumé, les évacuations locales ne conviennent que dans les cas où les moyens qui les procurent peuvent être appliqués à la peau saine, par-dessus, ou bien au voisinage de l'organe enflammé, et non point immédiatement à cet organe lui-même. Ce principe sert de règle, non-seulement pour l'application des sangsues, mais encore dans celle des scarifications, des ventouses sèches ou scarifiées, des épithèmes, des sinapismes, des vésicatoires, des frictions ; moyens qui, pour la plupart, agissent plus comme irritans que par l'évacuation d'une certaine quantité de liquide, plutôt en déplaçant l'irritation fixée qu'en diminuant l'excitation intérieure, dernier but auquel servent principalement les grandes évacuations sanguines qu'on obtient par les saignées révulsives du pied ou du bras.

On est réduit à ces saignées dans les phlegmons aigus situés à l'extérieur ; on y joint l'application des topiques tirés de la classe des émoulliens ou relâchans, comme les cataplasmes de farine de graine de lin et de mie de pain cuites dans l'eau de guimauve. Ce cataplasme est préférable à celui de mie de pain cuite dans le lait, parce que ce dernier offre l'inconvénient d'aigrir et d'agir comme irritant dans cet état d'acrescence. Ces cataplasmes émoulliens doivent être étendus sous forme d'une bouillie point trop liquide. Ils seront assez épais

pour ne pas se dessécher trop promptement, de sorte qu'il suffise de les renouveler toutes les vingt-quatre heures. On arrose les cataplasmes avec une dissolution d'un gros d'acétite de plomb liquide, dans une pinte d'eau, ou bien avec une dissolution d'extrait gommeux d'opium; on y mêle du safran ou des têtes de pavot, suivant qu'on désire les faire agir à la fois comme émoulliens et calmans, comme relâchans et résolutifs. L'application de ces cataplasmes exige que l'on ait préliminairement rasé les poils qui peuvent exister sur la partie enflammée, de peur que la bouillie ne s'y colle en se desséchant, et n'en puisse être détachée sans tiraillemens et sans douleur. L'effet de ces topiques est de diminuer la tension inflammatoire: en relâchant le tissu de la peau, ils calment la douleur, ils favorisent la terminaison naturelle du phlegmon, et le conduisent soit à la suppuration, soit à la résolution; car il ne faut pas s'exagérer l'importance des topiques; leur influence sur la terminaison des engorgemens est on ne sauroit plus bornée: c'est la nature des causes, l'intensité de leur action qui décide le genre de terminaison; aussi voit-on un phlegmon se résoudre, ou suppurer, sous l'application des mêmes topiques.

Il est certains phlegmons qui, soit par la nature du tissu enflammé, soit par le peu d'activité de leurs causes, marchent avec lenteur vers la suppuration; tels sont les phlegmons des glandes, auxquels succèdent les abcès froids idiopathiques:

c'est le cas alors de se relâcher de la rigueur du traitement antiphlogistique, ou de substituer aux cataplasmes relâchans des applications attractives; telle seroit, par exemple, une bouillie dans la composition de laquelle on feroit entrer l'oseille, le saindoux, le vieux levain et les oignons de lis cuits sous la cendre. Il est des praticiens qui mêlent alors des onguens et autres corps gras, au cataplasme de mie de pain: c'est le seul cas où de pareilles substances puissent être employées au traitement local des phlegmons; dans l'inflammation vraie ou aiguë, elles ne feroient qu'irriter la peau, et déterminer une éruption boutonneuse de la nature de l'érysipèle.

## DE L'ÉRYSIPELE.

Cette espèce d'inflammation diffère essentiellement de la précédente, 1°. par son siège, qui est primitivement dans le tissu de la peau, quoiqu'elle puisse s'étendre au tissu cellulaire sous-jacent; 2°. par les modifications que présentent les quatre symptômes caractéristiques de l'inflammation; la tumeur est peu considérable, presque insensible; il y a plus de tension que de gonflement véritable. La rougeur est moindre que dans le phlegmon, et disparoît sous la pression du doigt: elle s'étend irrégulièrement, n'est point exactement limitée, et fréquemment présente une légère nuance jaunâtre, mêlée à la teinte rosée